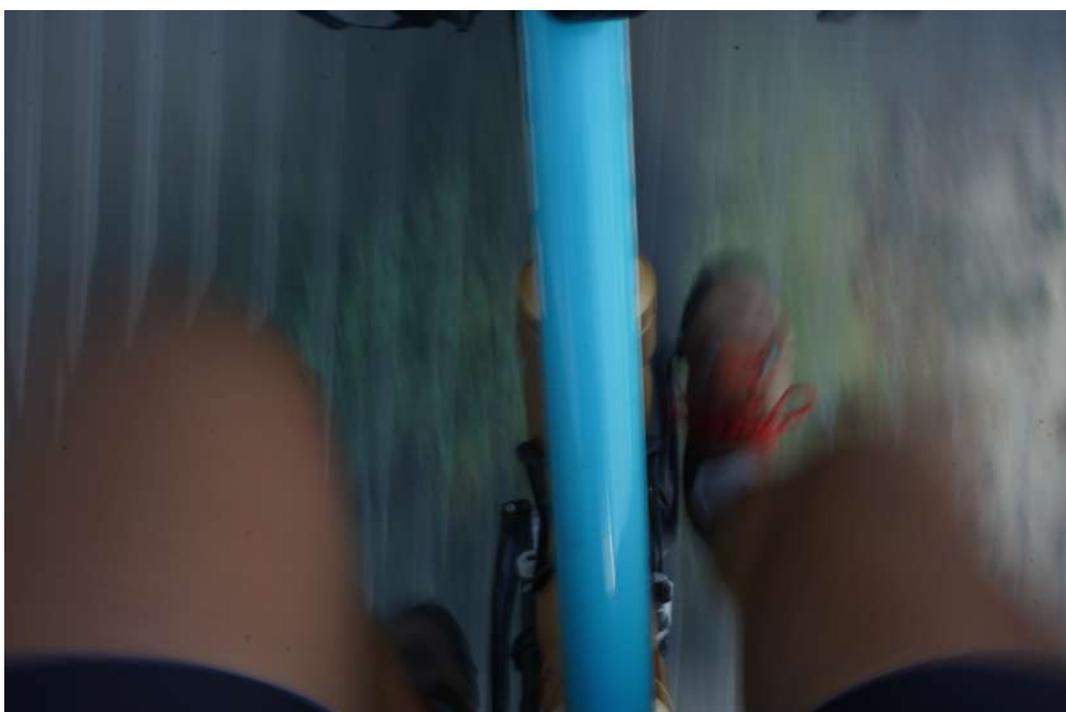


II

-

AGRIFUTURISMO

In bocca al lupo (italien)= Bonne chance



-

Plutôt facile de proclamer *Du sang et des larmes !* entre une bouffée de tabac et une gorgée de Blue Label.

Entre les larmes de mes proches, il y a les augures. C'est toujours plus facile de partir que de voir les autres s'en aller.

Les encouragements devraient être le fondement de l'orientation.

"In bocca al lupo !" que j'entendais souvent sur le bord de la route, entré en Italie après seulement quelques échauffements, par le bord de mer.

A « Nice au mois d'août », il y a des avions de compagnie aériennes inconnues affleurant le bord de mer, que des familles asiatiques, indiennes, et des chiens de toutes sortes arpentent par un après-

midi d'éclaircies, après les premières giboulées rafraichissantes d'un climat toujours plus imprévisible. Les anglais, disparus de la promenade. Les promeneurs en 2023: plus orientaux. Ma destination aussi.

J'avais finalement décidé d'aller à un bout du monde sans me tracasser, en faisant ce que je sus faire depuis toujours: pédaler.

Sur la piste cyclable, j'évite les attroupements galvanisés au selfie, et me réserve mes homélies. Des flaques d'eau un peu partout qui ne se vident pas.

Ma soeur photographie un instant où je brandis les deux drapeaux de mes origines, le bleu-blanc-rouge, et celui aux 4 maures; des territoires que je quitte, ainsi que l'image d'un monde qui s'amuse.

Sur la Côte d'Azur, tous les jouets des vacances (de haut en bas): jets privés, ferrys, parachutes ascensionnels, vélos (!), rollers, patinettes, crème glacée, Jet 27, etc. Je ne vais pas refaire le portrait à chaque fois... Mais ça me fait toujours aussi peur. Toute cette énergie gaspillée.

C'est bien d'énergie dont il sera largement question dans ces écrits, et d'orientation; mais j'y reviendrai. N'oublions pas cependant cette histoire de Feng Shui.

Pas de piste cyclable avant San Remo, et puis au détour d'un tunnel, Giacomo sur son vélo, un milanais aux mollets maigres m'escorte quelques kilomètres et me pose la question traditionnelle du début de voyage, la question envolée par-dessus les urgences des derniers préparatifs :

- Jusqu'en Chine, je lui réponds, comme si l'interruption dans ma course devant la rendre d'autant plus absurde, et de l'écrire, plus inévitable. Ciao Giacomo !

Je repartais 12 ans après pour la Chine, où j'avais travaillé dans un hôtel à Pékin à l'âge de 20 ans, vaquant de nouveau vers l'origine de mes voyages.

Pour ma 1ère nuit, et comme une réconciliation avec la terre pour mon envol, je veux profiter du silence, des phares, et des vagues qui déforment les illuminations lunaires sur la mer. Des feux à la surface de l'eau clignotent pour indiquer la position d'innombrables palangres de la baie, comme des mines anti-personnelles à merlans et à calamars, fruits du régime alimentaire des stations balnéaires. Les « phlébotomes » comme une insulte du capitaine Haddock me criblent la nuque et les avant-bras; au loin le désert du Kazakhstan et les montagnes du Caucase.

SS.1: Via Aurelia. La vieille route romaine. Les enfants sont encore en maillot de bain, vivant la fin de leur retraite estivale épisodique. A la fontaine où les assoiffés se regroupent comme des guêpes, une femme s'interroge sur la destination de mes projets, et appelle ses petites filles, pour venir à ma rencontre. Ottavia et Bianca, avec leur candeur d'enfants, désemplassent pour un temps le coeur inquiet de la grand-mère. Quand les balançoires couinent, les adultes s'apaisent. Leur thérapie: la joie des enfants, occupés à rien et tout en même temps.

De nouveau, *In bocca al lupo!*, une vieille expression italienne d'encouragement comme pour dire: A la gueule du loup ! Bien plus élégant qu'un *Bonnes vacances !*

Les lentisques font leurs boutons rouges, la route exhale un parfum animal de caroube écrasée, et les figues tombent de haut.

Sous les vieilles grues rouillées des quais de l'ancienne usine de pâtes Agnesi, là où les yachts aux pavillons panaméens arborent de larges baies vitrées teintées, on peut encore entendre un homme poncer le vernis de son esquif à la main avec de la toile émeri.

Quand des marins poncent les boiseries du bateau qui fait leur fierté, que des hommes de la mairie peignent soigneusement les rambardes blanches de la gare de San Bartolomeo, ou qu'un cafetier ajoute un nuage de lait dans mon espresso, sans expression aucune, je me demande comment une société s'équilibre-t-elle entre tous les besoins, toutes les religions, les vices, les atavismes, et les vocations d'un peuple ?

Quelle foi oriente tous ces esprits ? Libre arbitre ou stratégie politique ?

Un carnaval de parasols dissimule presque la mer, derrière une muraille de couleurs épileptiques. Il faudrait payer pour voir l'horizon.

Un enfant court après un oiseau à terre, pas fréquent sur une piste cyclable. Je n'identifie pas l'espèce du piaf malade - un peu fauvette - qui ne veut plus s'envoler. J'ai récupéré l'oiseau, l'ai posé sur un banc, et rassuré l'enfant. A 10 ans ils sentent quand ça bat de l'aile.

Un vétérinaire répond **PRONTO** au téléphone, et **SI !** à ma question de lui confier le volatile fatigué. Le passereau est entre de bonnes mains. Encore une fois, le voyage confronte à la vie. *In bocca al lupo.*

Les derniers ressacs de la Méditerranée, à Savona. Face aux pointus couchés sur le sable, les grues de la MAERSK ont enclenchées la vitesse supérieure pour jongler avec les conteneurs. Plus loin vers l'est, le port de Gênes, où un Corsica Ferry semble faire la course avec un porte-conteneurs. Les courbes du bitume m'en éloignent, je vais vers le Piémont, les amaretti de Sassello, et les femmes au coup de pédale de Bartali, les mains en bas du guidon.

La végétation amorce le silence. Les robiniers replient leur feuillage et une vieille source cachée me dessale des efforts. Rythme circadien, toilette sauvage et pure.

Dans une *salita del pianto* (côte des larmes), je ne suis pas descendu sur le petit plateau: j'ai encore trop d'égo.

L'outil: mon vélo. Un porte-bagage sur 2 roues. Un demi-quintal. Comme tout usage d'outil, il faut se faire la main à son contact, et tanner la pulpe épidermique, tandis que l'outil se polit. Aux prémices, prendre soin de la chair trop tendre. On ne néglige pas les protocoles d'usage.

1ère tâche matinale: étaler la crème sur les fesses.

Dans la plaine padane, jusque'à Sezzadio et après, c'est le relief de l'ennui et l'agriculture de la ligne droite. L'ordre dans les cultures, la géométrie dans la nature. Encore et toujours, pour dompter ses écarts d'âme, *il* a besoin de niveler son milieu. Faire de l'imprévisible une machine.

Bienvenue sur les routes du fordisme du maïs. Bientôt, des établissements **AGRIFUTURISMO** sur le bas-côté. Mais... les piémontais mangeraient tant de polenta taragna que ça ?

Navigation sur asphalte entre des hectares tristes, dérobés à la main de l'Homme, celle qui fait couler du pesticide sur ses germes.

Au-dessus des hectares monochromes, une odeur de crevette frite.

Quelque part, une rue A. Gramsci, qui serait peut-être fier de donner son nom aux perspectives claires de rues tirées au cordeau.

Tortone: la maison de Coppi. Je prévois la lecture des chroniques du Giro par Buzzatti. Je dois être vigilant, être exigeant d'indulgence au début du long voyage, et ne pas trop dépasser les échauffements de courtoisie des Iers jours, pour ne pas finir honteux de me blesser par présomption.

Le vélo, une métaphore de la vie: plus rapide de dégringoler la pente que de parvenir au sommet de la côte; surtout quand on est chargé.

Je couche presque au bord de la route, là où des rubans rouges et blancs circulent sur une surface noire et blanche. Quelques pêches sauvages à portée de main du campement comme une bonne pioche. Je n'avais pas vu de pêcheurs une fois sur place. Les fruits comestibles, comme les animaux, ne se repèrent qu'une fois décidé d'arrêter le pas et de lever le nez.

Dans la plaine du Po, au royaume des ragondins et des hérons, quelques ibis et des bananiers. Je devrais m'en sortir sans attraper le paludisme.

Je sais qu'où je vais - en Chine, je me le rappelle - ils sont plutôt pro-théine, mais pour le moment, je reste au café.

Souvent, j'aperçois un restaurant de cuisine asiatique surmontée du slogan écoeurant *All You Can Eat*, et je n'ai plus faim.

Parfois, je suis malheureusement surpris par les kilomètres restants jusque'à la prochaine étape, comme on croit l'affaire bien engagée avec une convoitée alors qu'on est complètement largué...

Un cycliste en Italie devrait toujours éviter les S.S: *strade statali*.

Les éclaircies matinales valent bien d'autres bonheurs moins incertains. Les tournesols le matin, m'indiquent la direction à suivre.

Plus loin, après le 1er col de la plaine entre les monts Euganei, je contourne Padoue sur bâbord et reste au large; les grandes villes sont des récifs coralliens qu'il faut parfois éviter.

J'ai dépassé Venise et me revient le souvenir d'une nuit clandestine à bord d'un vaporetto. Dans la plaine vénitienne et longtemps après la tombée de la nuit sur l'aéroport Marco Polo, le pneu arrière à plat m'oblige à élire le bas-côté comme garnison, où des limaces gluantes jaillissent des entrailles de la terre; ne persécutant ni le sort, ni la fatalité de mon arrêt. A Caposile, le lendemain matin à l'aube, j'attraperai une chambre à air pour petit-déjeuner.

Les animaux qui laissent des traces sur l'asphalte le long des canaux, n'auraient jamais du descendre ni de leur feuillage, ni de leur ciel. Je ne compte plus les traces de sang, dans le brouillard qui empoigne le matin d'un dimanche.

TRIESTE 15 sur un panneau indicateur. L'orientation d'un voyage à vélo, c'est se diriger avec des chiffres et des lettres.

En Italie, la mer par les deux bouts, entré par le littoral, la quittant de même. Là-bas, à la dernière frontière avec une autre Europe, je m'arrête pour un jour, à Trieste donc.

La ville est pleine de visiteurs me dit-on. Sur les rails du chemin de fer sont acheminés des conteneurs MSC vers l'inauguration d'un gigantesque porte-conteneurs amarré au port industriel, et dans le centre-ville historique se prépare un concert d'Hespérian XXI.

Depuis 2 ans, la Bora ne soufflait plus sur Trieste, d'après un roumain que j'alpague dans une laverie. J'en avais des souvenirs de la Bora, qui avait plaquée ma tente pendant une nuit sur la côte dalmate, où j'avais compris que le vent soulève les hommes et des armées de vagues à la mer.

Le 05 septembre, un grecale soufflait de l'air rafraichissant du Nord, ne m'empêchant de quitter Trieste en direction de la Slovénie. A côté d'une bottega d'antiquaires, dans le quartier desdits négociants de vieilleries, j'imprimais de nouveau le manuscrit italien de mon aventure vers la Sardaigne, que l'éditeur à Rome ne reçut jamais, pour retenter ma chance par la poste. Sur une place non loin, la statue patinée de Gabriele d'Annunzio semblait s'ennuyer de son éternité posthume.

Un dernier strüdel avant la côte de la cruelle *Via Commerciale*. J'aurais bien aimé écouter jouer Jordi Savall et son ensemble, mais l'hiver au Kazakhstan n'attend pas les concerts de musique baroque.



*

DANS LA GUEULE DU LOUP

La langue italienne a ses totems, comme celui d'une bête féroce venue des forêts de la nuit, d'une crainte moyenâgeuse d'un simple animal nomade en quête d'existence (de liberté on dira). Venus d'Italie, les loups avaient pénétrés la France et le langage des augures, pour le bonheur d'un cycliste au long cours.

Le loup n'était-il pas le symbole d'une forêt qui peut encore se défendre ?

N'était-ce pas une louve qui avait allaité Rome ?

Dans le fond de ma tasse à café, des formes brunes pourraient me servir d'orientation, mais ce serait trop s'orientaliser que de commencer à lire dans des fonds de marc.

Certainement, le port de Trieste s'orientait lui aussi vers l'est. On avait pas peur d'amarrer des vaisseaux aussi gros que le dernier MSC qui venait d'arriver. Ils pourraient bien arracher le quai, et même Trieste tout entier pour des promesses pérennes d'import-export. Les chinois siégeaient déjà dans une haute tour de verre derrière le siège d'Allianz, tournés vers l'aube laissant entrevoir la flotte des vieux empires de la soie.

La chorographie du littoral déjà, s'échelonnait à travers le prisme des échanges et des accords, au grand dam du *Basta!* que les autorités internationales avaient prévues en 2020, après l'émergence d'un virus mondialisé et la vision d'une modernité qui allait trop vite. Les acheminements étaient encore plus rapides et les amarres des bateaux du bout du monde, plus grosses.

Les portulans modernes orientaient leur route selon les conditions métaphysiques d'arrangements économiques, où les timoniers veillaient sur des pilotes automatiques navigant en ligne droite, sans regarder les étoiles dans la nuit perturbée par les avions, les satellites, et autre processions en basse orbite.

Une sagesse orientale est sûrement fantasmée par des générations occidentalisées; mais une sagesse quelque part existe peut-être toujours.

Les nomades avaient peut-être compris que la sagesse réside dans les départs et le refus de l'enracinement, en perpétuant les coutumes sur la route, la *nomos*, en faisant de chaque nuit, de chaque campement et de chaque pas, une ode à la terre.

Les marins n'avaient eux pas d'autre choix que le déplacement, là où la liquidité du milieu ne permettait pas de planter des sardines pour fixer sa tente. La mer, sans être pourtant soumise, offrait à l'homme le rayonnement de sa vanité - pour ne pas dire *bêtise* - depuis qu'il poursuivait des baleines blanches. On se souviendra des dents de cachalots sculptées dans un bar des Açores, entre les pintes de bière et le vent de l'Atlantique.

Moi-même marin, j'étais parti pour trouver un autre usage de la mer.

*

Je n'avais toujours pas contracté d'assurance; simple inattention de départ.

Le vétérinaire décroche un **PRONTO** au téléphone et cette fois **NO**, à ma question de la survie du petit oiseau. Il est désolé.

